

## Lettres québécoises

### La revue de l'actualité littéraire

## Échos de Coyoacan

Claude Beausoleil

---

Numéro 130, été 2008

URI : [id.erudit.org/iderudit/37280ac](http://id.erudit.org/iderudit/37280ac)

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

ISSN 0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Beausoleil, C. (2008). Échos de Coyoacan. *Lettres québécoises*, (130), 13-13.

---

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2008

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

---



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. [www.erudit.org](http://www.erudit.org)

# Échos de Coyoacan



Une émotion, « un drame romantique », notre littérature voyage. Nos mots parlent ailleurs et de nous et à tous, dans l'universel. Notre littérature partage sa nécessité, son sens critique, ses éclats formels ou ses éclats de rire. Je me souviens de la lecture de Yolande Villemaire dans une librairie de Guadalaajara il y a quelques semaines, ses mots dansaient dans l'espace. Sa poésie sonore, rythmique s'envolait, scandait, faisait un effet totémique. Son poème « L'Armure » traduit par Monica Mansour, lu avec complicité par Françoise Roy, poète et romancière québécoise vivant au Mexique depuis de nombreuses années, avait des ailes : « *trovadora de amor/trémula/canto/con una viola de amor en los brazos...* »

*J'ai cru rêver nécessairement au grand vent, mots et pure santé.* (Jean-Marc Desgent)

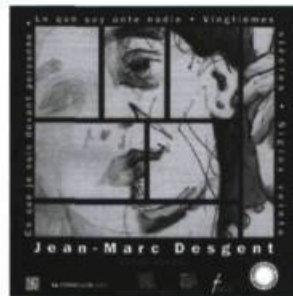
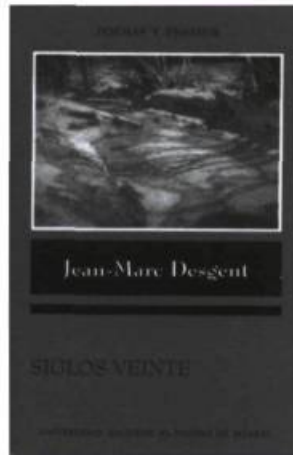
Il y a le feu. Tout brûle. Il y a des œuvres comme ça, qui ne font aucune concession et qui attisent, ouvrent, œuvrent à l'intérieur de nous, scalpel dans le gras des mots, usage de la langue contrarié, charcutant les signes et les attentes pour cribler le réel de l'intolérable que ces mots nomment sans rougir, au plus cru de la cruauté. Merci pour cela à Jean-Marc Desgent, poète sans dérobades, poète, un point c'est tout.

À travers une vingtaine de titres depuis les années soixante-dix — ah! celles-là, on n'a pas fini de tenter de ne pas en parler, pour ce qui est des opérations langagières fortes et singulières qu'elles ont fait subir au corpus poétique! —, Jean-Marc Desgent fait figure, dans son écriture, d'effronté qui sans relâche persiste et scrute les moindres détails d'une langue aux lambeaux lumineux, Rimbaud, Artaud, Gauvreau, excès, excavations. Son langage éclaté nous bouscule, s'emporte, trace et coupe, tranche et foisonne avec pourtant une extrême économie de moyens, avec le coup de poing de « l'épouvantable ».

Je pense à son beau livre, *Siglos veinte*, retrouvé à Mexico dans une traduction en espagnol d'Adrien Pellaumail. La démentielle avenue Miguel Angel de Quevedo m'avait mené de Coyoacan à la frontière de San Angel où j'avais rendez-vous au café de la librairie Octavio Paz. Dans une section consacrée aux Presses de l'Université autonome de Mexico — on a l'UQAM, ils ont l'UNAM! —, j'ai découvert à mon grand plaisir une pile de l'ouvrage de Jean-Marc Desgent entouré d'un bandeau : Prix international de poésie Gatien-Lapointe/Jaime-Sabines 2006. Dans la même collection, il y avait *L'homme rapaillé* de Gaston Miron, et récemment parue, *L'ode au Saint-Laurent* de Gatien Lapointe, traduction de Marco Antonio Campos, le traducteur mexicain de la poésie de Nelligan.

En attendant le poète avec qui je devais parler de la poésie du Québec, des nouvelles voix, de la place de la poésie dans notre culture, sujets qui me tiennent à cœur et que je ne peux pas vraiment laisser aux douanes quand je voyage à l'étranger, c'est toute cette histoire de notre poésie sur notre territoire et ailleurs qui me revient. Nous, latins du Nord, selon l'expression utilisée par Bernard Pozier dans son anthologie *Latinos del Norte* (FEC/Écrits des Forges, 2003). Nous et nos livres en français sur ce territoire américain massivement anglophone, que je perçois différemment d'ici, de Mexico, qui, avec sa culture si riche, si débordante, en arrive à faire oublier notre voisin commun.

Hier, j'ai lu dans *La Jornada* que *Les Feluettes* de Michel-Marc Bouchard avaient été reprises avec succès au théâtre La Capilla fondé par Salvador Novo. Ce poète, critique et dramaturge, avec d'autres dont Villaurrutia, Gorostiza, Cuesta et Pellicer, tous membres des Contemporáneos, a participé à partir du milieu des années vingt au mouvement littéraire qui a ouvert le Mexique à la modernité.



Nos mots voyagent. Dans la langue d'origine. Traduits. Offerts. Ouverts au présent qui les reçoit. La traduction est une renaissance vers l'autre. Dans le numéro d'automne 2007 de l'excellente revue *La Tempestad*, dans la section « Fiction », je trouve la traduction d'un extrait de *La capture du sombre* (Leméac, 2007) de Nicole Brossard. À l'Encuentro de poetas del Mundo latino, j'ai entendu les poèmes lus et traduits de France Mongeau, d'Élise Turcotte et de Bernard Pozier. Nos mots voyagent.

Au café de la librairie Octavio Paz, il y a un souffle d'hiver qui me réchauffe le cœur. La littérature québécoise m'a rejoint, des livres sont traduits, des mots circulent, ailleurs, ici, au centre de cette mégapole. Notre réalité, nos esthétiques, nos écrits parlent au monde. J'écoute les rumeurs fluides de la belle musicalité des modulations de l'espagnol mexicain *muy padre*. Feuilletant les journaux, je lis un entretien de Denis Côté au sujet de son film *Nuestras vidas Privadas* (*Nos vies privées*). L'amour, Internet, la solitude. Plus loin, dans le journal *Reforma*, un commentaire positif sur la sortie de *Seda* (*Soie*) du cinéaste François Girard. Nos images voyagent.

Mon ami vient d'arriver. Je lui offre le numéro 17 de la revue *Norte/Sur* (de Toluca) consacré à la poésie québécoise. Oui, il y aura des projets, d'autres poèmes traduits, à traduire, des livres à venir. Oui, bien sûr, Mexico aussi a des choses à nous dire. Je pense à des amis poètes et traducteurs : Bernardo Ruiz, Gaëlle LeCalvez, Andrea Montiel, Francisco Segovia, Jorge Quintanar, Samuel Ronzon, Nicolas Fuentes, Eduardo Langagne, Guillermo Cordoba, Manuel Cuautle... Je pense à nos soirées à parler de nos poésies, d'identité, d'histoire et de temps présent, de pollution, de livres, de culture et d'identité.

Février. Le froid crissant. Le blanc. Le vent. Je suis revenu à Montréal. Dans les nouveautés, sur ma table de travail, un CD, *Siglos veinte* de Jean-Marc Desgent. J'écoute : « pour la grandeur inaccessible du froid... c'est la bouche d'ombre... la langue déliée... je suis moi-même un inconnu... *digo el abismo*, reprend Émile Martel qui lit la version en espagnol... c'est singulier, c'est devant... », poursuit Jean-Marc Desgent. Il y a le froid et la suite. Et à travers « Les siècles de l'hiver », une voix, une version essentielle de « notre (peu de) réalité en ce monde », des mots en rafales, dans l'urgence, tout un continent d'émotions, de vertiges lucides : « Têtes, têtes comme on dit : je me souviens ». La poésie de Jean-Marc Desgent habite mon retour à Montréal.

Jean-Marc Desgent, *Siglos veinte*, Mexico/Trois-Rivières, Universidad Nacional Autonoma de Mexico/Écrits des Forges, édition bilingue, 166 p., 2006.

Jean-Marc Desgent, *Ce que je suis devant personne/Lo que soy ante nadie. Vingtièmes siècles/Siglos veinte* (voix en français : Jean-Marc Desgent; voix en espagnol : Émile Martel; musique : Daniel Lessard; traduction *Siglos veinte* : Adrien Pellaumail; traduction *Lo que soy ante nadie* : Laura González Duran et Juan Carlos Rodríguez), Mexico/Trois-Rivières, FEC-Conaculta-Inba/Écrits des Forges, coll. « Entre vocés », 2007.